Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 36

Artikel: Souvenirs de voyage : le Hofbraeuhaus à Munich
Autor: A.R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186534

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

des prétentions mal justifiées, quoique fondées sur une aisance honnêtement acquise. Il s'imaginait, le brave conseiller, être une lumière éclatante pour son entourage, un oracle de sagesse et d'habileté. Cependant, s'il eût voulu regarder près de lui, il n'eût pas tardé à découvrir une étoile qui le surpassait beaucoup en grandeur et en clarté. Mme la conseillère Pernette Malinet, sans en avoir l'air, possédait une dose de bon sens bien supérieure à celle de son cher époux, qui après avoir dédaïgné les avis de sa moitié, se résignait souvent à les suivre.

Hélas! pour son malheur, il ne les suivit pas toujours. Un matin, il dit brusquement à sa femme :

— Tu sais, Pernette, je vais au tir fédéral de Fribourg.

— Toi, Auguste! grands dieux! qu'y vas-tu fàire. Es-tu tireur?

— Non.

— Orateur!

— Non plus, quoique dans l'occasion je puisse bien dire mon petit mot.

— Peut-être; mais je sais que tu ne monteras pas à la tribune. Ensuite, tu n'es pas non plus grand amateur de banquets et de fêtes. A ton âge, aller endurer la chaleur, la poussière, la fumée, c'est une véritable folie?

— Cela n'empêche pas que j'ai mon idée.

— N'oses-tu la révéler à personne?

— Pour toi, Pernette, je n'ai rien de caché. J'ai lu dans les journaux que M. Gambetta serait à Fribourg le jeudi du tir, et j'ai l'intention de lui parler.

— Voudra-t-il t'écouter seulement?

— Oui, qu'il m'écoutera, M. Gambetta. Il ne sera pas fâché d'avoir l'opinion d'un vrai républicain, car je suis républicain et je m'en flatte, ajouta Auguste en se donnant un vigoureux coup de poing dans l'estomac.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. La France ne marche pas comme elle devrait marcher; la faute en est à M Gambetta, qui ne tient pas d'une main ferme le timon de l'Etat. On a beau être d'un petit pays, on n'est pas dépourvu de jugeotte. Eh! eh! Pernette, on lui dira son affaire à M. Gambetta et il me saura gré de ma franchise.

Mme Malinet sentait fort bien l'absurdité du projet de son mari; toutefois, en femme avisée, elle ne résista pas énergiquement; M. le conseiller était une de ces places fortes que l'on n'emporte pas par un brusque assaut, mais au moyen de parallèles savamment combinées.

Quelques jours après, les journaux démentirent la nouvelle qu'ils avaient annoncée avec trop de précipitation. M. Gambetta n'irait pas au tir de Fribourg. Mme Pernette s'empressa de mettre ces articles sous les yeux du conseiller. Celui-ci eut un fin sourire :

— Ma femme, ma femme, tu n'y songes pas! Gambetta sera à Fribourg, je t'en réponds, il ne manquera pas une occasion si belle de voir tout un peuple réuni au pied de l'autel de la liberté.

— Les journaux...

— Oh! que tu as peu de perspicacité! Gambetta est modeste, il n'aime pas les grandes démonstrations et il a fait mettre cela dans les journaux pour être plus tranquille.

Décidément le conseiller tenait à son idée; le contrarier encore eût été une faute. Mme Malinet se soumit en gémissant; elle espérait bien un peu, il est vrai, sur quelque accident subit qui retiendrait Auguste au domicile conjugal, une légère maladie, le mauvais temps, que sais-je? Le cœur humain espère toujours, lors même qu'il n'y a plus d'espérance.

Jusqu'au mercredi 3 août, M. Malinet ne fit aucune allusion à son projet de voyage. On aurait pu croire qu'il y avait renoncé; Mme Pernette savait bien qu'il n'en était rien, et quand elle le voyait se promener au jardin, l'air soucieux et, à la manière de Tarquin, abattre à coups de canne les têtes des pavots les plus orgueilleux, elle pensait, la pauvre femme :

« Le voilà qui médite la confusion de M. Gambetta et la destruction des préjugés. Mais ce n'est pas une raison pour saccager tout le jardin. Enfin, Dieu veuille que ceci se termine heureusement!

Or donc, le mercredi 3 août, avant d'aller se livrer au repos, M. le conseiller demanda tout à coup à son épouse :

— Pernette, as-tu préparé ma valise pour demain?

— Tu vas toujours à Fribourg?

— Toujours; je suis un homme décidé, moi; quand j'ai résolu une chose il faut qu'elle se fasse; j'ai de la volonté, de l'énergie...

Mme la conseillère obéit.

Le lendemain, M. Aug. Malinet avait revêtu ses habits de fête, c'est-à-dire que sa bonne grosse figure était encadrée dans un col audacieux, soutenu lui-même par une cravate cossue. On n'est jamais plus joyeux ni plus dispos que lorsqu'on est près de commettre une sottise.

Aussi le conseiller était d'une humeur charmante; avant de partir pour la gare, il daigna dire à sa femme :

— J'aurais bien aimé, Pernette, te mener avec moi.

— Je n'y tiens pas.

— C'est ce que j'ai pensé, d'ailleurs le tir fédéral n'est pas une solennité pour les femmes; elles n'ont pas à débattre les grands intérêts de la patrie. Tu serais ennuyée, ma chère amie, fort ennuyée. Si tu désires voir Fribourg, je t'y conduirai, mais non pas en un jour comme celui-ci.

— C'est bon, c'est bon; ne t'excuse pas tant, Auguste; c'est tout pardonné.

Le conseiller embrassa Pernette et se mit en route.

M. Malinet possédait une jolie fortune; il s'accorda une place de secondes, avec une arrière-pensée cependant, c'est que M. Gambetta pourrait bien se trouver dans le train. M. Gambetta est un homme simple, se disait-il, également éloigné du faste et de la parcimonie, il n'ira pas aux premières, ce serait attirer l'attention sur sa personne, ni aux troisièmes, il y serait incommodé. S'il est quelque part, c'est aux secondes.

Après ce judicieux raisonnement, le conseiller s'installa dans un compartiment des secondes. Il occupa la dixième place, seule restée vacante.

Dès qu'il fut assis et qu'il eût pris son équilibre, M. Malinet jeta un regard scrutateur sur ses compagnons de route; vis-à-vis de lui sommeillait à demi un personnage d'environ cinquante ans, la figure cachée par une casquette de voyage. Les yeux du conseiller contemplèrent longtemps le dormeur, son cœur tressaillit dans sa poitrine et il s'écria mentalement : « Quelle chance! quelle chance! C'est lui. Ce ne peut être que lui.

Oui! mais comment s'en assurer! comment lier conversation? M. Malinet avait assez de tact pour savoir qu'on ne demande pas brusquement à quelqu'un ses noms, prénoms et qualités, avant d'avoir fait plus ample connaissance. Ce serait bien la meilleure méthode, mais, à coup sûr elle n'est pas polie, et M. le conseiller n'aurait jamais osé dire à son vis-à-vis : n'est-ce pas vous qui êtes M. Léon Gambetta, président de la Chambre des députés? *(A suivre.)*

Souvenirs de voyage.

LE HOFBRAEUHAUS A MUNICH.

Je flânais dans les rues de Munich, en quête d'une de ces émotions, de ces impressions, qui sont un des nombreux charmes d'une grande ville, lorsque au détour d'une rue, je remarquai que celle-ci était infiniment plus animée que les autres, par un va et vient indescriptible. La foule qui se pressait là, avait un air enjoué et gaillard, qu'on ne trouvait pas chez celle des autres quartiers. Les femmes y étaient très rares. Je cherchais à me rendre compte de ce qui se passait, lorsque

quelques pas plus loin, j'aperçus au bout de la rue, le fameux Hofbraeuhaus ou Brasserie royale, qui m'expliqua tout, et dont je vais essayer de vous donner une petite description.

Comme partout, on entre par la porte, et une fois entré — ce qui n'est pas toujours facile — on se trouve dans une immense cour qui sert de salle à boire. A gauche, dans le bâtiment, est le débit qui communique avec une grande salle meublée de tables et de bancs destinés à ceux qui ont la chance de pouvoir y trouver place. Vous voyez que tout y est très simple. Mais ce que l'on y observe et ce qui s'y passe est bien plus intéressant que l'établissement lui-même.

Quelle quantité de types intéressants à étudier, quel mélange inouï! Là, sont entassés, pressés, sans aucune distinction de rang, une foule de personnages, offrant aux physionomistes, et surtout aux caricaturistes, une ample moisson d'études.

Parfois, le matin, à l'ouverture de la brasserie, qui a lieu à 9 heures, on voit s'accumuler à l'entrée une masse compacte, où l'on se condoie et s'étouffe, en attendant que la clef grince dans la serrure et que la porte s'ouvre, pour s'élancer dans l'intérieur, en formant ce que l'on nomme chez nous une « bourrée ».

Quel tumulte alors! Les premiers se précipitent jusqu'au comptoir, devant lequel sont disposés de grands rayons chargés de cruchons, de la contenance d'un litre, pour les consommateurs, qui s'en emparent à la hâte, et les rincent dans une cuve pleine d'eau placée là pour cet usage. Chacun présente ensuite au comptoir son cruchon, qui est rempli, contre argent comptant, puis va chercher une place dans la salle à côté. Tant pis pour les retardataires, qui ne trouvent plus ni cruchons ni places.

Dès lors, la Brasserie royale prend l'aspect original et habituel qu'elle conserve jusqu'à la fermeture. Ceux qui n'ont pu s'installer à l'intérieur, sont refoulés dans la cour qui s'emplit de plus en plus jusqu'à ce que le flot, toujours grossissant, soit obligé de rétrograder. Dans cette cour, le mélange et la confusion sont des plus étranges; on y rencontre tous les degrés de l'échelle sociale, depuis le plus humble prolétaire jusqu'à la plus haute aristocratie qui ne dédaigne pas de venir s'y désaltérer au milieu de cette cohue. Une fois son cruchon en main, chacun cherche à s'asseoir dans un endroit quelconque, pour pouvoir boire en paix, mais non sans avoir été bousculé plusieurs fois. Les uns s'appuient contre le mur, les autres s'asseyent sur des poutraisons, d'autres, enfin, sur des tonneaux vides, sur n'importe quoi de saillant, pour savourer la délicieuse liqueur.

Bien souvent j'ai vu des gens, qui n'ayant trouvé place ni dans la salle, ni dans la cour, rester sur le trottoir, devant la porte d'entrée, et vider là leur cruchon, tout en jasant sur les passants.

Parmi cette foule de consommateurs, il en est un digne d'être cité; c'est celui qui guette le moment où quelque étranger, peu habitué à la bière de l'endroit, laisse son cruchon inachevé. A peine est-il parti que notre homme se précipite sur sa proie, quelquefois même on le voit rassembler tous les cruchons laissés sur la table par une société de 5 ou 6 personnes, pour aller les vider un peu plus loin. Néanmoins il n'est pas toujours heureux, car au lieu de deux mains, il s'en pose souvent quatre à la fois sur le cruchon délaissé. Il faut entendre alors comment la question de droit est discutée et les tiraillements auxquels se livrent les deux compétiteurs. Le conflit ne se termine ordinairement que sur l'intervention des personnes présentes qui tranchent la question.

A l'intérieur de l'établissement, chaque table porte un nom qui correspond aux professions de ceux qui s'y rassemblent ordinairement; ainsi on y trouve celles des amateurs de chevaux et sportmans, celles des bourgeois, des étudiants, des musiciens, des artistes, etc.

Il est entr'autres une table que je tiens à ne pas oublier, dans l'intérêt des personnes qui pourraient visiter la Brasserie royale, c'est celle des commissionnaires. Elle offre cet avantage que si les places sont toutes occupées, on peut en envoyer un en commission quelconque et disposer de sa chaise jusqu'à son retour.

Mlle Hélène, la piquante, est une personnalité bien connue, très aimable avec les clients, surtout avec ceux qui consomment beaucoup. Le nombre de ses bonnes grâces est en raison directe du nombre des cruchons. A. R.

Instructions indispensables
pour allumer les allumettes fédérales sans accident.

Un!

Saisir la boîte par le fond dans la main gauche, le coude gauche au corps;

Deux!

Saisir le couvercle de la boîte délicatement entre le pouce, l'index et le médium de la main droite, le petit doigt légèrement élevé pour donner de la grâce au mouvement, et le coude droit à la hauteur du sein droit;

Trois!

Etendre vivement les deux bras en avant, sans secousse, et tourner la tête d'un quart à droite;

Quatre!

Enlever le couvercle brusquement et avec douceur;

Cinq!

Elever le fond de la boîte pour faire descendre les allumettes fédérales dans le creux de la main droite qui aura été préparé à cet effet;

Six!

Tenir le couvercle de la boîte dans la main droite entre l'annulaire et le creux de la main, saisir délicatement celle des allumettes fédérales qui se trouve le plus dégagée, et la sortir de la boîte en ayant soin de ne pas frictionner les autres;